

Le carnet des étudiant-e-s du Master Sociologie de l'EHESS



L'art de l'état de l'art en sociologie

« Servez-vous de la littérature scientifique, ne vous laissez pas asservir ! »

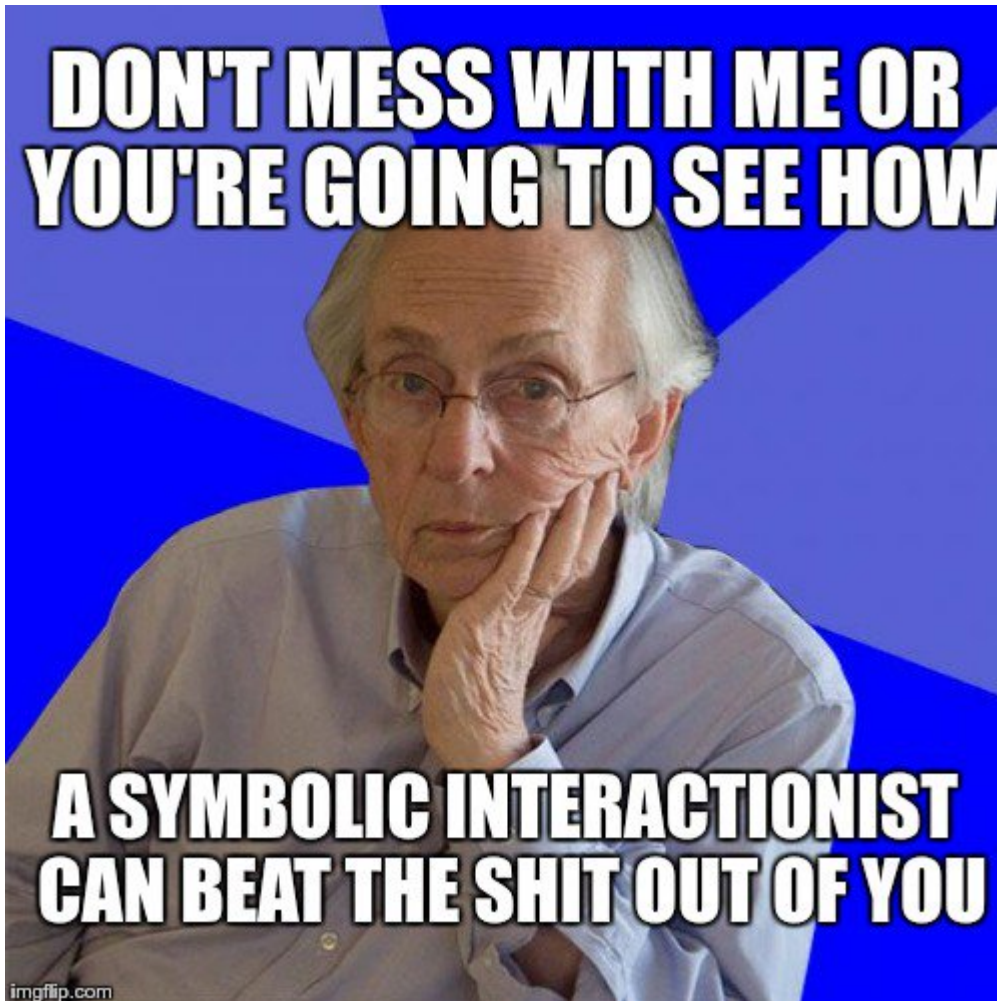
Howard Becker, 2004 ; p. 156.

Lire est sans doute l'une des occupations les plus centrales chez les chercheur-es. Et pourtant, la littérature scientifique peut faire peur. Voire être complètement paralysante !

Partant de ce constat, Howard Becker (2004) nous appelle à nous en ressaisir. À faire de cette littérature une alliée plutôt qu'une ennemie.

...

Il en a des bonnes des fois, Howie.



(source : D. Colombi, « Awkward Becker », *Une heure de peine [en ligne]*, 2017).

L'objectif de cet article sera donc de revenir sur les multiples difficultés que l'on peut être amené à se poser lorsque l'on se confronte à la littérature scientifique. Des difficultés qui prennent souvent la forme de questions terriblement concrètes, comme :

- Quand lire ?
- Quoi lire ?
- Comment lire ?
- Que faire de toutes ses lectures ?

Il serait présomptueux d'affirmer que toutes ces questions trouveront ici des réponses. Néanmoins, il s'agira de proposer quelques pistes, ficelles et autres astuces susceptibles de rassurer les collègues inquièt-es. Dans cet objectif, l'article visera également une dimension plus pratique encore en cherchant à indiquer les attendus de ce que l'on appelle, en toute modestie, l'« état de l'art ».

L'état de l'art : une convention académique incontournable (et guère réjouissante)... mais qui sert à quoi ?

L'état de l'art est sans doute l'incarnation la plus concrète de ce qui rend la littérature scientifique paralysante. Et il y a de quoi être paralysé tant l'enjeu est de taille. Ou, plutôt, tant les enjeux sont nombreux. Et de taille.

Il y a avant toute chose les enjeux « scientifiques » (entendre « pure comme de l'eau distillée en laboratoire »). Il convient alors de saisir son assurance à pleines mains, afin de participer au grand projet scientifique de la cumulativité des savoirs. Montrer à quel point notre recherche apporte une contribution significative à la Science (avec un grand S).

Au-delà de ces enjeux scientifiques (déjà terrorisant en soi), l'état de l'art est également une *épreuve de professionnalité* (Ravon et Vidal-Naquet, 2016). En effet, il s'agit de renvoyer, aux pairs évaluateurs, un ensemble de signes attestant de son professionnalisme. Il s'agit ainsi de montrer sa connaissance la plus exhaustive que possible des travaux sur un sujet, tout en sélectionnant les seules références pertinentes. Il convient également d'explicitier le contenu des références mobilisées, sans pour autant s'y attarder. Il faut aussi être capable d'adopter un ton bienveillant envers ces travaux tout en sachant souligner leurs erreurs. Et surtout, il faut être capable de restituer tout cela dans un style agréable voire passionnant. Si possible en moins de XXX pages. Interligne 1,5. Bibliographie incluse.

Au regard de ces contraintes contradictoires, il est donc normal que la pratique de la lecture soit à l'origine de nombreuses questions et inquiétudes, au point parfois de se surprendre un jour à taper « *écrire état de l'art sociologie help* » dans la barre de recherche de leur navigateur internet[1]. Si le présent article ne leur apportera peut-être pas toutes les réponses espérées, il devrait néanmoins permettre d'explicitier un peu les attendus liés à cette convention académique.

Cette explicitation des critères d'évaluation pourrait même permettre de limiter l'effet « terrorisant » de cet exercice (si ce n'est de la littérature elle-même). En effet, si l'on ne connaît pas ces critères d'évaluation, il est très facile de se convaincre que certaines auraient un talent pour la restitution de leurs lectures, et d'autres non. Les (in)compétences des uns et des autres seraient alors « naturelles ». Malheureusement, la transmission de ces critères d'évaluation (et des pratiques acceptables associées) est laissée à la discrétion des enseignants et enseignantes, lesquelles ont également appris ces codes et pratiques par bouche-à-oreille ou par imitation. Pour résumer : si « état de l'art » il y a, c'est avant toute chose faire état de « son » art. C'est-à-dire montrer ses capacités à (bien) faire son métier de chercheur-se, comme un-e (bon-ne) professionnel-le. Et ce quand bien même les manières de bien le faire ne sont que rarement enseignées.

Tâchons donc de dénaturiser cet art de l'état de l'art[2].



Howard Becker se réjouissant face à cette perspective dénaturalisante.

Quand lire ?

La première chose à faire pour réussir son état de l'art, c'est lire. Cela paraît certes évident et pourtant, il est des moments où il est « plus difficile » de lire que d'autres. Pire, d'aucuns affirment que lire à certains moments de l'enquête plutôt que d'autres, ce serait mettre en péril la qualité de notre enquête ! Tout cela est d'autant plus compliqué que les chercheurs ne sont pas d'accord entre eux : certains défendent absolument l'idée qu'il ne faut pas lire avant d'avoir fait son enquête de terrain (comme pour préserver la pureté de notre regard innocent sur les matériaux empiriques) quand d'autres affirment qu'il est absolument inconcevable de ne pas avoir exploré la littérature avant la récolte de données (au cas où nous serions trop bêtes pour rater le point intéressant qu'avait justement réussi à repérer nos prédécesseurs). Tâchons donc de lister les arguments de chacune des deux parties (de façon à leur rendre un peu plus honneur que ne l'ont fait, jusqu'à présent, nos parenthèses).

Lire avant d'aller sur le terrain...

POUR : La lecture d'articles et ouvrages avant de se lancer sur le terrain présente un avantage certain : se familiariser rapidement avec le milieu concerné. Grâce à cette connaissance préalable, vous aurez une idée relativement précise (parfois même plus que certains acteurs) des modes de fonctionnement du milieu ou des enjeux portés par les différents groupes sur votre terrain. Une telle connaissance du milieu et de ses usages est des plus confortables : cela permet de mieux comprendre ce qu'il se passe, mais aussi d'éviter de faire un certain nombre de gaffes/fautes. Dans un tout autre genre, la lecture préalable vous permet également de gagner beaucoup en vous évitant de refaire la même chose que des collègues. En effet, si des sociologues se sont déjà amusés à décrire avec précision tel ou tel événement/groupe/phénomène, il n'est peut-être pas nécessaire de vous y investir à votre tour pendant des mois. À moins que votre objectif ne soit justement de réaliser une *revisite* d'un terrain donné (Burawoy, 2003)... mais cela nécessite tout autant la lecture préalable de la littérature.

CONTRE : Toutefois, il est possible de défendre une position inverse, affirmant que la lecture en amont du terrain non seulement ne permet pas d'éviter les répétitions inutiles, mais pourrait en être la cause. En effet,

chaque enquête est dotée d'un angle spécifique : la lecture de cette enquête peut alors, consciemment ou non, influencer l'enquêteur à regarder son terrain avec cet angle. D'une manière plus générale, il faut être attentif au fait que la lecture assidue de documents scientifiques ne cause pas *épistémocentrisme scolastique* (Bourdieu, 1997 : 64-75), c'est-à-dire une tendance à ses propres rationalités et logiques savantes sur les pratiques des enquêtés, qui poursuivent potentiellement une toute autre logique. À ces problèmes analytiques posés par la lecture en amont de l'enquête s'ajoutent également d'autres problèmes, plus personnels cette fois. Par exemple, la lecture est, pour certains (Hum hum... ^^), une stratégie d'évitement, une manière de repousser l'entrée sur le terrain au prétexte « qu'on n'a pas encore lu assez ». Cela n'est évidemment pas le cas de tout le monde, mais se poser la question peut parfois permettre de gagner pas mal de temps.

...ou lire après être aller sur le terrain ?

POUR : Au regard des arguments précédents, il est facile de déduire les avantages d'un début de lecture après l'enquête. Ainsi, la découverte des travaux sociologiques après le recueil de données permettrait d'éviter les impositions de problématiques en favorisant la surprise de l'enquêteur-rice. À cet avantage s'en ajoute un autre, plus personnel lui aussi : l'évitement de l'effet paralysant évoqué précédemment. La lecture des travaux de nos collègues peut effectivement s'avérer particulièrement angoissante : quand on est soi-même confronté-e à de nombreuses difficultés et que l'on ne parvient pas à récolter nos données, il n'est pas forcément rassurant de se plonger dans la lecture des travaux de nos collègues. C'est d'autant plus vrai quand les chercheur-ses gommant les difficultés qu'ils ou elles ont eux/elles-mêmes rencontrées ou, pire encore, quand ils ou elles racontent la façon géniale grâce à laquelle ils ou elles sont parvenus à retourner une situation méthodologiquement complexe. Il est difficile, quand on a la tête dans le terrain, de se rappeler que, dans les publications académiques, l'enquête a fait l'objet d'une reconstruction et d'une mise en récit, lesquelles invisibilisent parfois les doutes, erreurs et bidouilles maladroites réalisés par les auteurs.

CONTRE : Encore une fois, il est possible de tenir la position inverse. La lecture d'enquêtes peut servir d'inspiration et de support pour réussir à contourner certaines difficultés méthodologiques. D'une façon plus générale, les lectures préalables à l'enquête permettent au chercheur-se d'aiguiser son regard, que ce soit grâce à des astuces méthodologiques ou à des analyses sur le milieu concerné. Ainsi, s'interdire de lire avant la fin de l'enquête revient à prendre le risque de lancer un sonore « Bon sang, si seulement j'avais lu ça avant d'aller sur le terrain ! » au beau milieu d'une bibliothèque silencieuse.

...Une mauvaise manière de poser la question

En effet, au regard des arguments présentés précédemment, on se rend compte qu'il existe une pluralité d'usage possible aux lectures : connaître un terrain, trouver des conseils méthodologiques ou analytiques, discuter des approches des uns et des autres, etc. Si bien que l'on pourrait affirmer, comme une mauvaise parodie de sociologues, que lire avant ou après le terrain, « ce n'est pas vraiment la bonne question ». Il convient plutôt de s'interroger sur quoi lire avant et quoi lire après le terrain. Ou, pour être plus exact, il convient de chercher à anticiper le rôle et l'usage que pourra avoir chacune de ces lectures, afin d'anticiper le moment où il est préférable de lire tel ou tel document.

Pour résumer, les sociologues sont donc censé-es lire tout le temps, en fonction de leurs besoins, et il serait inutile de s'angoisser sur le moment où il faut lire. Toutefois, soyons honnête : cela ne revient qu'à déplacer le problème. S'il ne s'agit en effet plus de se demander « quand lire », il faut désormais être capable de répondre à la question « Lire, pour faire quoi ? ». Question autrement plus angoissante tant elle sous-entend

que l'on est capable d'anticiper l'impact potentiel d'un document sur notre parcours de recherche et ce avant même de l'avoir lu.

Lire, pour faire quoi ?

Afin d'essayer de contrer cette angoisse de la littérature, tâchons de repérer différentes catégories de lecture possible. Sans forcément nous permettre de conclure sur le moment le plus opportun pour lire ces différents documents, cela devrait permettre de mieux comprendre les enjeux liés à leur lecture.

Des lectures par thématiques de recherche et/ou aires disciplinaires

Il s'agit dans ce cas de documents qui traitent directement de votre sujet de recherche et/ou de votre objet (entendre « l'angle que vous avez retenu pour traiter du sujet qui vous intéresse »). Ce seront les lectures sans doute les plus faciles à trouver tant le lien avec votre recherche est explicite. Ce seront aussi les lectures sur lesquelles on vous attend le plus : que ce soit pour les infirmer ou les confirmer, il est attendu de vous que vous les discutiez.

Ce sont donc les références qui sont à la fois les plus tentantes à lire en amont du terrain, mais aussi les plus « risquées ». Si vous décidez de lire ces documents avant de vous engager sur le terrain, attention donc aux deux risques symétriques d'attraction (faire la même chose) et de repoussoir (s'interdire de s'intéresser à des éléments sous prétexte que quelqu'un d'autre l'a fait avant vous).

Une astuce pour éviter cela peut consister à se tourner plutôt vers des livres généralistes, à l'image des « Repères » publiés par la Découverte ou aux ouvrages de la collection « 128 » aux éditions Armand Colin. Ces documents constituent une sorte de « super état de l'art » qui permet de se faire rapidement une idée des enjeux (méthodologiques, analytiques et politiques) propres à ce champ, sans forcément se plonger pendant des mois dans la lecture de multiples références. Cela vous permettra également de repérer les références « incontournables » sur telle ou telle thématique. Elles sont d'autant plus identifiables que tout le monde les cite : en quelques articles, à force de les voir revenir dans chacune des bibliographies que vous consulterez, vous saurez qu'il sera nécessaire de les lire. Étant donné leur centralité dans le champ, ce serait une faute professionnelle que de ne pas les discuter en profondeur.

Notons qu'en citant à votre tour ladite référence, vous participerez vous aussi à renforcer le caractère incontournable de l'œuvre. Ainsi, certaines références deviennent parfois des marronniers vis-à-vis desquels il est nécessaire de se positionner, quand bien même l'approche retenue ne vous apprend au final pas grand-chose. Ceci peut paraître d'autant plus frustrant quand d'autres références semblent être passées complètement inaperçues dans l'histoire des idées de votre discipline. Il est possible de s'offusquer d'une telle injustice scientifique et tentant d'en faire le reproche à l'auteur concerné ou à tous ceux qui l'ont cité par la suite. Ce faisant, vous prendriez le risque de faire une faute professionnelle, en refusant de reconnaître l'apport de cette référence à la discipline (et en mettant en cause des générations de sociologues qui vous ont précédé). Une autre stratégie consiste alors à expliquer à vos lecteurs pourquoi la référence incontournable est intéressante mais incomplète (vous montrerez alors votre professionnalisme en faisant état de votre connaissance du champ), à montrer en quoi une autre référence méconnue s'avère plus pertinente (vous serez alors un-e « super professionnel-le » qui va plus loin que la lecture des « classiques »), mais aussi si cela s'avère pertinent de chercher à expliquer pourquoi cette seconde référence a été éclipsée au sein de la

discipline (vous serez alors un-e super giga professionnel-le capable d'appliquer la démarche sociologique à votre propre discipline).

Des lectures par approches méthodologiques/analytiques

Centrale ou méconnue, ce n'est pas parce qu'une lecture est incontournable sur votre sujet qu'elle sera forcément la plus inspirante pour vous. En effet, avec un même sujet ou un même objet, il est possible de procéder à des enquêtes totalement différentes ! Et donc pas forcément inspirante. Ainsi, il est nécessaire de se tourner vers d'autres pans de la littérature, parfois davantage susceptibles de vous guider dans les difficultés pratiques que vous rencontrerez tout au long de votre recherche. Plutôt que se laisser guider par la thématique annoncée, on s'intéresse alors à la manière de traiter cette thématique, quelle qu'elle soit.



Exemple d'ouvrage méthodologique inspirant. Et inspiré. (Couverture non contractuelle).

Encore une fois, il est possible de se tourner vers des ouvrages généraux relatifs à la méthode. C'est sans doute le moyen le plus facile de trouver des astuces et ficelles concrètes pour répondre à vos doutes et interrogations. Au-delà des ouvrages généraux de méthodes qu'il est possible de lire très tôt pour se rassurer, vous pouvez également vous tourner vers des articles méthodologiques publiés dans les nombreuses revues académiques et qui se donnent pour tâche d'explorer un problème spécifique. Une autre astuce consiste à se tourner vers des documents qui restituent, dans un format relativement long, des enquêtes spécifiques : ouvrages issus de thèse, rapport d'enquête voire même mémoires de recherche. Il est en effet attendu de ces documents, dans des mesures variées, de revenir sur les difficultés méthodologiques rencontrées sur et en dehors du terrain[3].

Ces questions méthodologiques recouvrent souvent une dimension analytique particulière. En effet, quand bien même ces documents se concentreraient sur des difficultés « sur le terrain », les astuces et solutions proposées s'inscrivent généralement dans un type d'analyse particulier, dans une approche spécifique. Que vous vous revendiquiez d'une « école » spécifique, il peut être bon de jeter un œil aux livres ou articles « programmatiques », explicitant les spécificités de telle ou telle démarche. Si par ailleurs vous refusez un tel étiquetage, il reste nécessaire de garder à l'esprit que ces rivalités existent et de bien connaître votre place dans cet espace social. Une idée peut alors être de se tourner vers les publications de votre tuteur/tutrice ou directeur/directrice de recherche afin de prendre connaissance de ses propres attentes en termes de recueil, d'analyse et de restitution des données. Plus encore, il est possible de se tourner vers les « proches » de ce directeur/directrice, afin d'essayer de repérer quels sont les éléments (de méthode ou d'analyse) qu'ils et elles tendent à sanctionner (positivement ou négativement) de la même façon. Cette proximité scientifique se transcrit souvent physiquement : il est donc possible d'explorer les pages internet des laboratoires de recherche afin de voir qui sont les collègues directs de la personne qui vous encadre. Toutefois, l'affinité scientifique ne recouvre pas forcément l'attachement institutionnel. En explorant le CV de votre directeur/directrice, vous pourrez repérer ses co-auteurs et co-autrices réguliers, en vérifiant s'il s'agit de personnes appartenant à un même laboratoire (que ce soit ou non le cas, ce sont des informations importantes pour connaître la place occupée par cette personne dans le champ de la recherche... et donc de mieux connaître la votre). Ces pages du laboratoire font également apparaître les doctorant-es du laboratoire/de votre directeur ou directrice : il y a de fortes chances pour que ces collègues rencontrent exactement les mêmes préoccupations que vous, sur l'écriture ou toute autre pratique de la recherche. Ils et elles peuvent donc constituer des ressources précieuses pour obtenir ce type d'informations, sans avoir à se confronter à son encadrant ou encadrante (qui peut, dans certains cas, être tout aussi paralysante que la littérature scientifique dans son ensemble !).

En résumé...

Le choix des lectures (et des moments de la lecture) est motivé par deux critères : d'une part, le rôle supposé de la lecture et, d'autre part, son degré d'importance. Si le choix des lectures est un signe si important du professionnalisme du chercheur-se, c'est donc surtout parce qu'il s'agit d'un moment de hiérarchisation : un moment où l'on décide quelles sont les références que l'on va mobiliser et, au contraire, celles auxquelles on consacrera moins d'importance.

Reste que cette épreuve de professionnalité est très difficile à franchir. En effet, les deux critères évoqués précédemment restent subjectifs (en partie au moins) et, surtout, impossible à évaluer avant de s'être véritablement confronté à la lecture.

Face à ce problème, il faut donc ruser. Réussir à trouver des signes afin de guider nos choix. Comme cela a été dit, le recours à des livres « généralistes » (sur un champ, une méthode ou une approche) constitue une bonne astuce. Mais au-delà du contenu des ouvrages, il est également possible d'adapter sa manière de lire.

Comment lire ?

Il est possible d'adopter une grande diversité de manières de lire. Chacun et chacune sera plus ou moins à l'aise avec l'une ou l'autre de ces modalités, au point parfois d'ignorer les autres. Si cela n'est pas grave en soi, cela peut être à l'origine de pas mal de perte de temps (que ce soit parce que l'on doit relire un ouvrage

pas lu assez attentivement, ou parce que l'on passe des plombs à lire un document finalement pas si intéressant). Tâchons donc d'explicitier un peu l'intérêt (et les limites) de ces différentes manières de lire.



Howard Becker se réjouissant de vous voir lire (mais curieux de savoir comment vous le faites).

La lecture « de fond »

La lecture de fond est particulièrement appropriée aux documents repérés comme les plus importants. Que ce soit en vue de se positionner pour ou contre, il est en effet nécessaire de pratiquer une lecture précise, serrée et attentive pour ne pas s'exposer à des sanctions négatives de la part des pairs. Dans ces situations, la lecture s'apparente finalement assez à une enquête empirique, où il s'agit d'observer l'argument développer, d'en retenir des *verbatim* pour ensuite pouvoir le restituer, l'analyser et le discuter. Tout comme pour l'analyse de matériaux empiriques, il existe alors différentes manières de faire, mais aussi différents outils susceptibles de vous aider dans cette tâche (pour exemple, voir l'article de Martineau [2015] qui propose un mode d'emploi d'utilisation du logiciel InVivo). Cela permettra peut-être d'éviter de se retrouver avec des dizaines de documents intitulés expéditivement « Notes.doc », éparpillés dans les différents dossiers de votre ordinateur.

La lecture « rapide »/ « en diagonale »

Il serait impossible, faute de temps, de réaliser une lecture aussi serrée de tous les ouvrages de nos bibliographies. Avant de se lancer dans une lecture approfondie et chronophage, il est préférable de se livrer à une première lecture « rapide », afin de se faire une idée du degré d'importance relative des différents documents.

Aussi rapide que soit cette première lecture, il est important d'en conserver une trace. Ce conseil n'a rien de particulièrement original, étant donné qu'il revient à dire « *Faites une fiche des documents* ». Il faut cependant reconnaître à ce travail de fichage un double avantage.

En premier lieu, cela permet de gagner du temps en retrouvant plus facilement ses réflexions et les extraits pertinents dudit ouvrage, y compris des mois après l'avoir feuilleté.

Mais surtout cela permet, en second lieu, de conserver une trace de vos intérêts à un moment donné. En effet, comme cela a été dit, on ne lit pas un texte de la même façon selon ses préoccupations spécifiques à un moment donné. Le fait de « fichier » un document permet donc autant d'en faire un résumé que de faire

apparaître ses propres intérêts. Le fait de revenir sur ces traces permettra donc de voir l'évolution de son propre travail d'analyse, tout en donnant des pistes sur les éléments à approfondir (voire qui ont été totalement ignorés) dans le matériaux de base. Ainsi, le format et niveau de détail que vous retiendrez pour ficher le document seront significatifs de votre évaluation, à ce moment là, de l'importance de la référence concernée. Très concrètement, il est effectivement possible de fixer ce niveau de détail en se contraignant à produire des résumés à différentes échelles : compte-rendu général de l'ouvrage dans son ensemble, résumé des grandes parties, synthèse de chaque chapitre, compte-rendu à chaque sous-parties, etc.

La lecture des lectures des autres

Non seulement cette pratique de la fiche est importante pour soi-même, mais il correspond finalement à un format académique incontournable : la recension. Publiée dans une revue à comité de lecture, la recension écrite par un pair pourra ainsi constituer une ressource importante. On retrouve d'ailleurs en creux le double avantage souligné plus tôt.

Cela permet tout d'abord de se faire rapidement une idée de ce que contient un livre, à la manière d'un résumé rapide des différentes thématiques abordées. Se tourner vers les recensions permet ainsi de gagner un temps précieux en évitant de se livrer à une première lecture rapide des ouvrages[4].

Mais surtout, la recension permet de repérer les débats et enjeux associés à un livre. En effet, les recensions ne se limitent généralement pas à un simple résumé de l'ouvrage, mais surtout à souligner les points forts ainsi que les points faibles du document. Véritable discussion scientifique, la recension revient souvent sur d'autres références, potentiellement en conflit avec le document recensé. Vous arriverez alors, en quelques minutes de lectures seulement, à mieux comprendre comment se structure le champ scientifique sur cette question, mais aussi à ajouter de précieuses références dans votre liste « À lire ! »[5].

Que faire de toutes ses lectures ?

Vous avez donc déjà cumulé de nombreuses lectures et de plus nombreuses encore notes de lecture. Se pose alors un nouveau problème : que faire de tout ce matériaux ? Comment réussir à les restituer de façon à honorer les manières de faire de la profession ? La question mérite d'autant plus d'être posée qu'il n'y a pas vraiment de règles explicites (en dehors des conventions de citation... qui elles souffrent au contraire d'être très nombreuses !). Il serait donc difficile de prétendre ici affirmer ce qui doit être fait. En revanche, à partir d'expériences personnelles (les miennes et celles de collègues), il est possible de souligner l'existence de fautes a priori répandues, qu'il semble prudent d'éviter. Revenons ici sur deux de ces fautes, en espérant y trouver des éléments de compréhension des manières de (bien) restituer les lectures.

Première faute : le name dropping

Le *name dropping* est une pratique tentante. En effet, il y a de multiples raisons qui peuvent nous inciter à faire étalage de nos références, bien au-delà de l'usage de la référence elle-même.

- Pour montrer notre appartenance à une école particulière tout d'abord, en accumulant les références aux chercheur-ses d'un même collectif de recherche.
- Pour faire plaisir ensuite, en évoquant les travaux de nos ami-es, de nos collègues proches, ou encore de nos collègues qui, a-t-on entendu dire au détour d'un couloir, serait peut-être susceptibles d'éva-

luer notre papier.

- Pour se faire plaisir enfin, en citant des travaux qui ont pu nous inspirer ou en citant des références qui font « bien », « classe » ou encore « sérieux ».



Howard Becker sceptique sur ces usages de la littérature scientifique.

Tous ces usages sont évidemment hautement sanctionnables, tant ils servent des stratégies plutôt que la réflexion scientifique. Mais si la stratégie constitue une faute professionnelle, peut-on vraiment en faire l'économie ? Dans un contexte où l'impact des articles fait l'objet de mesures d'objectivation toujours plus sophistiquées, ce serait en réalité commettre une faute professionnelle que de ne laisser aucune place à la stratégie ! Autrement dit, pour être un bon professionnel, il faut savoir citer stratégiquement, sans laisser paraître cette stratégie. Autrement dit : le *name dropping* est une faute... quand il se voit.

Seconde faute : l'effet catalogue

Si dissimuler la dimension stratégique est une chose difficile, réussir à rendre dynamique un état de la littérature l'est encore plus. En effet, alors même que l'exhaustivité des références est inatteignable, il est néanmoins attendu que le chercheur ou la chercheuse apporte des références variées. Difficile dans ces situations d'éviter le désastreux « effet catalogue » où l'on retient sa respiration avant de lâcher compulsivement de nombreuses références, tout aussi incontournables et pertinentes qu'elles se révèlent indigestes une fois accolées les unes aux autres.

L'effet catalogue est donc à proscrire mais, finalement, on pourrait se demander pourquoi. Quelle est la faute professionnelle que l'on nous reproche de faire quand on nous accuse de faire un catalogue de référence, en dehors du fait d'ennuyer son lectorat (ce qui n'est pas encore une faute professionnelle, même si on peut parfois le regretter) ? Il s'agit d'une faute de hiérarchisation. Pour comprendre cela, il faut insister sur une idée évoquée plus tôt : lire ce n'est pas uniquement voir du texte défiler devant ses yeux. C'est aussi faire des choix : choisir quels sont les textes que l'on va lire ; choisir ceux que l'on va utiliser ; choisir que telle idée est pertinente et telle autre non ; choisir un extrait pour l'utiliser ailleurs ; etc. Tous ces choix im-

pliquent une évaluation des degrés d'importance relative de ces différents documents, en fonction de leur apport à la recherche. Ce travail de hiérarchisation permet de montrer l'intérêt de chacune des références non pas en soi (comme si un travail pouvait être « naturellement » bon ou mauvais), mais pour la recherche. Autrement dit, si le chercheur ou la chercheuse fait l'état de ses lectures, cela ne veut pas dire qu'il livre un résumé du contenu de ses lectures : il ou elle propose une restitution de tout son processus de lecture et des formes d'évaluation auquel il ou elle aura procédé durant celui-ci.

Une astuce pour éviter cet effet catalogue revient à s'interroger sur l'utilité de chacune des références données : pourquoi cette référence mérite-t-elle, plus qu'une autre, d'être évoquée ici ? Si la réponse n'est pas évidente à la lecture du texte, c'est qu'il faut expliciter l'usage qui est fait de la référence. Ou peut-être qu'il serait tout aussi pertinent de la retirer, même si cela peut être couteux vu le temps qu'aura nécessité sa lecture !

Ainsi, un choix raisonné et explicite de références permet de limiter les effets catalogues en prouvant au lecteur la capacité de l'auteur à choisir (et surtout hiérarchiser) ses outils[6].

Conclusion : poursuivre la dénaturalisation

Au terme de cet article, il semblerait que nous n'ayons qu'à peine entrouvert la boîte noire dans laquelle se cachent les pratiques concrètes de recherche. Ces dernières, pour être pleinement comprises, mériteraient d'être décrites en finesse. Cela impliquerait la mise en place d'un dispositif d'enquête conséquent, au croisement de la sociologie des sciences et du travail. Il serait alors possible d'honorer l'objectif de dénaturalisation des activités scientifiques que nous appelons de nos vœux en début d'article.

Pour autant, cette petite incursion dans les coulisses de la lecture (et de son évaluation) aura peut-être permis à certains d'être (un peu) moins terrorisés par la littérature scientifique. Peut-être même qu'elle encouragera certains à suivre les conseils de Howard Becker, en leur donnant des pistes pour se servir de la littérature plutôt que de se laisser asservir par elle.

Cette conclusion pourrait probablement être moquée pour son optimisme, tant les pistes d'analyse sont modestes. Tant pis. L'accroissement de la réflexivité sur les pratiques de recherche semble être un objectif suffisamment louable et émancipateur pour que l'on prenne le risque d'être l'objet de moquerie !

¡Hasta la literatura científica siempre!



Howard Becker, révolutionnaire de la méthode sociologique (vue d'artiste).

Bibliographie

H. S. Becker, « Terrorisé par la littérature scientifique » in Id., *Écrire les sciences sociales*, Paris, Economica, 2004, pp. 143-156.

M. Burawoy, « Revisits: An outline of a theory of reflexive ethnography », *American Sociological Review*, n°68, p. 645-679, 2003.

P. Bourdieu, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, éditions du Seuil, coll. « Points – Essais », 1998 [1992].

P. Bourdieu, « L'épistémocentrisme scolastique », in Id., *Les méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997, pp. 64-75

J.-M. Decroly, *L'état de l'art dans une recherche en sciences sociales*, document de travail publié sur le site de l'université libre de Bruxelles, 2009. url :

http://cafesig.ulb.ac.be/pluginfile.php/2343/mod_resource/content/1/SOA_JM.pdf

J.-L. Fabiani, *La sociologie comme elle s'écrit. De Bourdieu à Latour*, Paris, éditions de l'ehess, coll. « Cas de figure », 2015.

C. Lemieux, « L'écriture sociologique », in S. Paugam (dir.), *L'enquête sociologique*, Paris, Puf (Quadrige), pp. 379-402.

A. Martineau et M. Plard, *Notice méthodologique pour réaliser un état de l'art en sciences humaines et sociales : Produire une analyse qualitative assistée en mobilisant Mendeley et Nvivo*, Document de travail publié sur Hal, 2016. url: [hal-01404173](https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01404173).

B. Ravon et P. Vidal-Naquet, « L'épreuve de professionnalité : de la dynamique d'usure à la dynamique réflexive », *SociologieS* [En ligne], mis en ligne le 16 juin 2016. url :

<http://journals.openedition.org/sociologies/5363>.

[1] Ces personnes se seront d'ailleurs peut-être rendu compte qu'il existe déjà plusieurs documents proposant des conseils sur la rédaction d'un état de l'art. Il s'agit *a minima* de documents très généraux sur les « grandes parties » attendues dans un état de l'art (Decroly, 2009) ou, *a maxima*, des guides intégrant une partie technique relative à l'utilisation de logiciel spécifique (Martineau, 2015). Le présent article, en privilégiant l'entrée par les problèmes concrets rencontrés par les étudiant-es, vise à constituer un intermédiaire entre ces deux positions. Notons que les lecteurs et lectrices s'amuseront sans doute du fait que cet état de l'art sur la pratique de l'état de l'art n'a rien de très profond (au-delà de la mise en abîme) en se retrouvant ainsi relégué en note de bas de page. L'auteur lui se contentera de souligner le fait que cela est révélateur du fait que l'état de l'art est si incontournable qu'il est impossible de lui échapper : même dans une publication réputée « non évaluée par les pairs », il a dû mettre en scène un état de l'art, alors qu'il savait que cela n'alourdirait que d'autant la lecture. Preuve que l'état de l'art est bien considéré comme un signe de professionnalisme avec lequel il ne faut pas plaisanter.

[2] L'expression même « état de l'art », par son parallèle avec le milieu artistique, devrait nous avertir du risque d'une naturalisation dans l'écriture de la sociologie. En effet selon Pierre Bourdieu (1998 [1992] ; p. 373-378), il y aurait chez les artistes une *illusio*, c'est-à-dire l'adhésion collective à des explications naturalisantes du mode de fonctionnement du champ (comme le talent, le don, etc.). Il est difficile, sans enquête approfondie, de conclure sur les effets de cet usage de l'expression « état de l'art » pour désigner le travail des références scientifiques. Reste que nous devrions être vigilant-es aux tendances à la naturalisation de nos pratiques d'écriture et de recherche. Et peut-être devrions nous également nous débarrasser de ce genre d'expressions certes jolies, mais finalement peu flatteuses au regard des attentes propres à notre profession.

[3] En ce qui concerne les livres, il est possible de se tourner vers des collections dédiées à ce type de document, à l'image des collections « Textes à l'appui/Enquêtes de terrain » (éditions de la Découverte) ou « Cas de figure » (éditions de l'ehess).

[4] Si les revues académiques accueillent chacune des recensions, notons la spécificité de la revue *Lectures*, consacrée exclusivement à cet exercice (url : <https://journals.openedition.org/lectures/>).

[5] L'importance de la place des recensions dans l'espace scientifique a notamment été évoquée par Jean-Louis Fabiani (2015 ; p. 9-17). Il convient par ailleurs de souligner qu'au-delà de la rubrique « Recension », certaines revues proposent également des espaces destinés aux débats théoriques, souvent dans des formats plus long (comme par exemple la catégorie « Débats » de la revue *Sociologie*).

[6] Le même conseil est proposé par Cyril Lemieux (2010 ; p. 388-391) à propos des outils empirico-conceptuels. En le suivant, une astuce consisterait non seulement à expliciter ses arbitrages relatifs au choix des références/concepts, mais aussi de s'imposer une économie du concept, en privilégiant la cohérence conceptuelle sur le nombre de références.



pierrenocerino

Doctorant et ATER à l'EHESS

More Posts - [Website](#)

Follow Me:



Cette entrée a été publiée dans Ficelles, trucs et astuces le 5 avril 2019 [<https://mastersociologie.hypotheses.org/3907>] par pierrenocerino.

À propos pierrenocerino

Doctorant et ATER à l'EHESS

Voir tous les articles de pierrenocerino →



Rechercher dans OpenEdition Search
Vous allez être redirigé vers OpenEdition Search

- ☐ Dans tout OpenEdition
☒ Dans Le carnet des étudiant-e-s du master sociologie de l'EHESS

Rechercher